

Hans Magnus Enzensberger

Lebenslauf

Später erfuhr ich, daß es ein Freitag war,
da ich herausfuhr, schreiend,
aus meinem Sarg, aus meiner Mutter.

Zwischen meiner verräterischen Geburt,
besiegelt von Öl und Wasser und Salz,
und meinem eingeborenen Tod,

in dieser langen Weile zwischen Freitag
und Aberfreitag ward ich geimpft
und gefirmt und gemustert. Für Glück

galt das lackierte Gesicht der Gewalt.
Einmal im Jahr hat der Schnee gewechselt.
Mein Totenhemd tauschte ich täglich.

Ich habe die vier Striche des Himmels bemerkt.
Meine Worte sind davongefahren auf einem Wind.
Kein Ruhm, kein Feuer hat mich verzehrt.

Abends ist meine Leber schwer wie ein Feldstein,
und wenn es Freitag wird, höre ich ein Geschrei,
als schrie ich in meinem weißen Hemd,

wie vor langer Weile, zur Stunde meiner Geburt.
Dann schlafe ich mürrisch ein und denke:
Das geht mich nichts an. Es wird ein anderer

Krieg sein, ein anderer toter Hund, nicht ich,
wird zum Mond geschossen, verschart
im entgeisterten, schreienden Raum.

H. M. Enzensberger „Lebenslauf“

Explication de texte

(présentée au cours de la préparation à l'agrégation externe 1994

à l'université Lille III)

par: Hedi Oswald

Le poème „Lebenslauf“ (curriculum vitae) de Hans Magnus Enzensberger est tiré du recueil „Landessprache“ paru en 1960. Son titre annonce un curriculum vitae, cependant on n'y trouve pas un nom, pas une date précise. Le sujet en est plutôt la violence omniprésente dans la vie et dans notre monde qui détruit l'homme qui s'y adapte, c'est-à-dire: son activité et son côté moral, qui le transforme en animal et le tue. C'est un des sujets centraux dans l'œuvre de H. M. Enzensberger.

Le poème se compose de huit strophes à trois vers chacune, le poète évite les rimes, les mètres fixes et toute régularité apparente.

Au premier abord, le poème semble présenter la chronologie d'une vie. Il mentionne la naissance (strophe 1) et le baptême (strophe 2), puis la jeunesse (strophes 3 et 4) et la vie adulte (strophes 5 et 6). Mais dès le début, toute étape de la vie s'avère dominée par la violence et la mort, jusqu'au moment où l'habitude de la violence est prise. Les strophes 7 et 8 décrivent l'indifférence grognonne qui en résulte, indifférence même vis-à-vis de l'absurdité de toute vie humaine.

Cependant, cette soi-disant chronologie s'avère artificielle, au fond il s'agit des souvenirs et impressions d'un narrateur qui s'approche de la vieillesse (strophes 6, 7, 8: présent). Il présente ses souvenirs (strophes 1-5: prétérit ou parfait), et en partie il se souvient seulement de ce qu'on lui a raconté.

Bien sûr, personne ne se rappelle sa propre naissance. Le narrateur a su et compris bien plus tard qu'il est né un vendredi. Il décrit ou s'imagine la scène (strophe 1) comme un acte violent et brutal, comme une grande douleur ou souffrance pour lui-même (herausfuhr, schreiend), car il sort de

son cercueil, de sa mère (aus meinem Sarg, aus meiner Mutter), anaphore qui souligne le contraste „cercueil / mère“ et établit en même temps une dialectique hégélienne entre la naissance = la vie d'un côté et la mort de l'autre. Car vivre, c'est aller vers la mort, c'est rechercher la mort, selon Hegel.

Cette naissance traître (strophe 2) qui mène de son cercueil, alors du néant, vers la mort, alors au néant, se trouve bientôt consacrée par le baptême (besiegelt von Öl und Wasser und Salz), donc par la religion et la métaphysique qui représentent les méthodes et outils du pouvoir social et politique. Cet être humain est maintenant officiellement et définitivement destiné à aller vers la mort.

Entre sa naissance et sa mort innée (strophe 2 vers 3: meinem eingeborenen Tod) - les deux ont lieu un vendredi (zwischen Freitag und Aberfreitag), peut-être par analogie au Vendredi saint, au vendredi en tant que jour de la souffrance et de la mort du Christ - se place un long moment (in dieser langen Weile) bien ennuyeux, comme le poète le suggère par la sonorité presque identique au mot „Langeweile“ (= ennui). C'est le moment de la jeunesse et le début de l'âge adulte (strophes 3 et 4), la période de la socialisation, de l'intégration dans le système des structures imposées par le pouvoir social et politique. Enzensberger présente ce processus à la manière de Theodor W. Adorno: Il faut habituer l'individu à la violence et à la fausseté ou hypocrisie extérieures et intérieures de la société.

Les sacrements ou mystères qui servent à cette initiation, et que le poète place tous au même rang, ce sont les vaccinations obligatoires qui intègrent dans le système de la santé publique et du progrès des sciences etc.; ensuite la confirmation qui intègre dans les systèmes de la religion, de la métaphysique et des idées inculquées; enfin le passage des tests de sélection et l'entrée au service militaire qui habitue à la violence armée, à la guerre, à l'homicide.

D'un commun accord, la société appelle une telle adaptation „bonheur“. Pourtant l'enjambement (strophe 3 vers 3 → strophe 4 vers 1) qui place le mot „Glück“ (= bonheur) tout à la fin de la troisième strophe et le reste de la phrase au début de la quatrième fait finir cette troisième strophe comme sur un ton de question. Ce bonheur paraît donc très douteux, malgré le verni, le maquillage ou le masque de la bienséance, de l'acceptation générale qui font passer la violence, la fausseté et l'hypocrisie pour normales, pour des valeurs sociales et politiques (strophe 4 vers 1). Ce vers, qui présente encore une fois des idées très proches de Th. W. Adorno, annonce un point culminant ou le centre du poème, car dans cette strophe, Enzensberger accumule les moyens rhétoriques et stylistiques. Ce premier vers se compose de dactyles exclusivement - chose exceptionnelle ici - et il souligne son importance par des allitérations (Für Glück / galt das ... Gesicht der Gewalt.).

Dans la société, dans notre civilisation, cette fausseté et cette violence, qui brillent d'un si faux éclat, sont omniprésentes et permanentes. Par contre là où l'ordre de la nature règne, il y a du changement (strophe 4 vers 2 et 3). La neige tombe chaque année de nouveau; et le narrateur change de chemise tous les jours. Ce sont des chemises blanches, comme la neige, comme les chemises des morts. Encore une fois Enzensberger emploie deux moyens stylistiques pour souligner les oppositions „société et civilisation / nature“ et „nature / vie quotidienne“: l'allitération (Totenhemd tauschte ich täglich) qui juxtapose la permanence de la violence mal masquée et les changements incessants de la vie quotidienne; ensuite le chiasme syntaxique qui souligne les changements de la nature et ceux que la routine de la vie quotidienne exige régulièrement.

Après la période de l'adaptation à la société et à la civilisation, bref: au pouvoir social et politique, le narrateur regarde autour de lui, il scrute son entourage dans tous les sens (strophe 5: die vier Striche des Himmels = les quatre points cardinaux), il voyage peut-être, il fait ses expériences. Il se met à parler, à juger, à prendre position, mais en vain. Le vent emporte ses paroles, il n'y a pas une seule oreille qui l'écoute. Il essaie aussi la lutte, peut-être même la lutte violente; il essaie la religion, la métaphysique ou la mythologie: en vain aussi. A la fin rien n'a changé, lui-même non plus. Il n'a pas connu la gloire, comme après une bataille gagnée, ni le feu comme celui qui ne consomme pas le buisson biblique, même pas celui qui consomme.

Vers la fin de la vie (strophe 6).- et maintenant c'est le présent pour le narrateur - toutes ces expériences, désillusions et déceptions pèsent sur l'individu, il se sent lourd, il boit peut-être dans son désespoir (Leber schwer wie ein Feldstein = le foie lourd comme un caillou). La santé est compromise, il est fatigué, il n'a plus d'élan, plus d'énergie. Et tous les vendredis il repense à sa naissance en entendant des cris comme s'il y avait d'autres naissances qui se passent comme la sienne, ce qui veut dire que beaucoup d'autres vies ressemblent à la sienne. Mais c'est peut-être aussi lui-même qui crie, vêtu de sa chemise blanche (strophe 6 vers 3: als schrie ich in meinem weißen Hemd), alors c'est le cri qu'il pousse à la fin de sa vie quand il porte déjà sa chemise de mort.

Ici le poète met encore une fois en relief la relation dialectique entre la vie et la mort. Car la fin de sa vie ressemble fort au début de son existence (strophe 7 vers 1: wie vor langer Weile, zur Stunde meiner Geburt). Elle est également dominée par la violence et la souffrance et un ennui toujours aussi profond (vor langer Weile).

Le narrateur s'endort, ou plutôt, c'est un euphémisme: il meurt. Il quitte la vie, mécontent et de mauvaise humeur (strophe 7 vers 2). Néanmoins ses réflexions continuent, mais sa perspective

change totalement. Maintenant il prend ses distances, il marque son indifférence (strophe 7 vers 3: Das geht mich nichts an = Ce ne sont pas mes affaires). Evidemment, il ne s'agit plus de lui. Ce sont d'autres qui naissent. La première partie de l'enjambement à la fin de la strophe 7: „Es wird ein anderer“ (qui se traduirait „Un autre se fait“ quand on se limite à ces quatre mots en négligeant le reste de la phrase) rend bien clair le motif de ce changement de perspective. Comme il quitte la vie, rien ne le concerne plus. Ce ne sera plus sa guerre à lui qui aura lieu, mais bien une autre (strophe 8 vers 1). Là, le poète rappelle la série de motifs „violence, service militaire, guerre, gloire“. Tout cela perd son importance maintenant. „L'autre chien mort“ par contre, qu'on envoie dans la lune à la place du narrateur (strophe 8 vers 1-2), rappelle la série de motifs „vaccinations, foie malade, chemise de mort“ d'un côté, et „le progrès, les sciences“ de l'autre côté: „Le chien mort“ fait de toute évidence allusion à Leika, la chienne que l'URSS a en effet envoyée vers la lune et qui y a laissé sa vie. Le poète peut rapprocher le narrateur de cet animal, puisqu'il est, à la fin de sa vie, abruti, réduit à une existence animale, tout juste bon à être enterré n'importe où, n'importe comment (strophe 8 vers 2: verscharrt).

Cette vue négative du progrès et de la civilisation reflète encore une fois l'influence de Th. W. Adorno pour qui la civilisation moderne est inhumaine et n'accorde aucune valeur à l'individu. Pour notre narrateur, même ce qui existe au-delà ou au-dessus de notre société et civilisation, l'espace, l'univers ou le cosmos où le chien mort sera enfoui, n'est pas meilleur que notre monde, car il est dépourvu d'esprit et de compréhension (strophe 8 vers 3: entgeistert). Ou bien serait-ce aussi une des victimes hébétées qui souffrent (Strophe 8 vers 3: im entgeisterten, schreienden Raum) de la violence qu'elle subit comme le narrateur? L'ambiguïté de la fin de ce poème est très certainement voulue.

Le narrateur de Lebenslauf se montre sinistre et résigné à la fin de sa vie, mais il est si bien dressé qu'il ne lutte même pas contre cette société ou civilisation qui le méprise et le détruit. Etant donné qu'il n'est pas un individu précis, mais l'individu en général qui présente le schéma de la vie de tout être humain, il faut dire que H. M. Enzensberger porte un regard très pessimiste sur l'homme et le monde entier. Inutile de mentionner que ce curriculum vitae - qui fait d'ailleurs penser à „Everybody's autobiographie“ de Gertrude Stein - ne retrace nullement la vie personnelle de l'auteur. H. M. Enzensberger y développe plutôt quelques aspects importants de la critique sociale de Theodor W. Adorno en adoptant également quelques idées et démarches de Hegel.

Comme Hegel, il prend comme point de départ l'idée de la vie qui inclut aussi la mort. Encore selon Hegel, son individu s'oppose au monde en prenant conscience de soi, et il souffre de

ce monde opposé à lui. Conscient hors de soi (Hegel), l'individu s'oppose aux autres, et il souffre de cette opposition aux autres. Pour se retrouver et découvrir son identité, il faut s'insérer à la communauté sociale, selon Hegel, tout comme le narrateur le fait dans ce poème.

Mais ici, cette société est corrompue, violente, et le "moi" ne peut pas arriver à s'épanouir, il se perd et se détruit. A ce moment, Enzensberger quitte Hegel et rejoint la critique sociale d'Adorno qui trouve la société moderne mensongère, violente, trompeuse, etc. Selon lui, il n'y a plus de réalité réelle, p. ex. à cause des médias qui faussent tout, et à cause de toute la corruption plus ou moins cachée qui la caractérise. Depuis Auschwitz, il n'y aurait plus de poésie, plus d'amusement possible, car rien n'est plus sans équivoque; il faut toujours poser plein de questions; l'ambiguïté règne partout.

H. M. Enzensberger ne fait pas finir son poème sur une question, mais sur une ambiguïté, et il est aussi pessimiste, négativiste qu'Adorno. En 1960, il voulait choquer de cette manière. Depuis il a changé. En 1978, dans *Untergang der Titanic. Eine Komödie*, il fait déjà preuve d'humour, d'humour noir assez souvent, bien sûr. Dans les années 90, il a encore progressé dans cette direction. Son détachement serein est évident, il réclame expressément le rôle d'un photographe qui veut saisir tous les aspects possibles de la vie, qui va donc changer sans arrêt de position. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ses dernières activités publiques pour voir que c'est en effet sa position actuelle, et qu'il l'occupe avec beaucoup d'ironie et plaisir.

